

# RICHARD III

ANALYSE ET COMMENTAIRE

DU

DRAME DE SHAKSPERE

PAR

JANE BROWN

---

Prix : 1 fr.



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

45, RUE SOUFFLOT, 45.

---

1884



## AVANT - PROPOS

---

Ces commentaires sont le résultat d'études collectives accomplies avec un groupe de dames qui ont bien voulu être exactes à nos réunions shaksperiennes.

Grâce aux admirables traductions de MM. Guizot et Émile Montégut, Shakspeare est abordable à tous les lecteurs français.

C'est un travail important à tenter seul, et des études communes séduisent parfois un esprit qu'éloignerait une même entreprise solitairement accomplie.

Pour aimer lire, il faut lire beaucoup.

Il faut, pour l'esprit, connaître les génies étrangers, afin de les opposer au génie national.

On n'est jamais sans penser; mais la pensée,

née des banalités journalières, se traîne sans essor dans la frivolité oisive.

Faute souvent pour la femme de savoir où se prendre, l'esprit se dépense en pure perte.

Les femmes riches d'esprit — et elles abondent ! — jettent leurs trésors à tout propos ; elles mettent en valeur ce qui n'est rien et donnent du charme au néant !

La pensée de la femme n'est pas sollicitée comme celle de l'homme par des travaux le plus souvent nécessaires.

Tandis que le cerveau de l'homme est toujours tenu en activité par le seul fait de sa situation plus responsable, la femme, d'ordinaire, n'aura que des devoirs ou des plaisirs ; elle recevra de ses devoirs constamment, il est vrai, l'impulsion qui dirigera sa pensée.

La tendresse maternelle a développé bien des cerveaux féminins !

Mais, si nombreuses que soient en France de telles femmes, le temps manque le plus souvent ! On a quitté les études, on a pris des devoirs nouveaux et la vie s'est passée. On ne voyage pas assez littérairement parlant, et l'habitude d'arrêter son esprit aux limites de ce qu'on voit, de ce qu'on lit, de ce qu'on entend chez soi, cette habitude qui, pour la femme, ne se greffe pas sur une base première d'antiquité classique, restreint forcément le cercle où se meut la pensée.

On comprend mieux ce qu'on connaît en le comparant à ce qu'on découvre ; et c'est un bon moyen pour admirer Molière ou Racine que d'être familier avec Shakspeare, Gœthe, Schiller, ou même Cervantès.

Quatre mois durant lesquels on consacre fidèlement une seule heure par semaine à des études suivies, quatre mois suffisent pour donner de vrais résultats.

Dans cette petite heure consacrée à l'étude du théâtre étranger, il nous faut aussi interroger l'*histoire* à propos du théâtre, et les maîtres commentateurs à propos des auteurs.

C'est ainsi que, divisant le Richard III en Richard III de Shakspeare et le Richard historique, nous avons demandé à Hume et au grand Green ce qu'ils pensaient du *Roi* ; à Schlegel et à Gerwinus, ce qu'ils pensaient du personnage !

Simultanément, avec l'étude de Shakspeare, nous verrons désormais le Théâtre allemand : Gœthe et Schiller ; puis le Théâtre espagnol et le Théâtre italien.



# RICHARD III

---

Les personnages du drame sont :

- Le roi Édouard IV, époux d'Élizabeth Woodville.
- Édouard V, prince de Galles, { fils d'Édouard IV et d'Éliza-
- Le duc d'York, { beth Woodville.
- George, duc de Clarence, frère d'Édouard IV.
- Richard, duc de Gloucester, frère d'Édouard IV.
- Henri, comte de Richmond-Lancastre, plus tard Henri VII, vainqueur à la bataille de Bosworth.
- Le cardinal Bourchier.
- Le duc de Buckingham.
- Le comte de Rivers, frère d'Élizabeth Woodville.
- Le marquis de Dorset, { fils d'Élizabeth Woodville, avant
- Grey, { son mariage avec Édouard IV.
- Lord Stanley, mari de la mère de Richmond (Henri VII).
- Sir James Tyrrel, l'organisateur de l'assassinat des enfants d'Édouard IV.
- Sir Robert Brackenbury.
- Élizabeth Woodville, femme d'Édouard IV et mère des enfants assassinés.
- Marguerite d'Anjou, veuve d'Henri VI l'Idiot.
- La duchesse d'York, mère de Richard III, d'Édouard IV et du duc de Clarence.
- Lady Anne Nevil, fille du comte de Warwick. 1<sup>o</sup> femme du prince de Galles, fils d'Henri VI et de Marguerite d'Anjou. 2<sup>o</sup> femme de Richard III.

Rappelons en quelques mots les faits de l'histoire et de la chronique auxquels le drame se rattache.

Avec le drame de *Richard II*, nous avons vu débiter la guerre des Deux Roses.

Dans le drame de *Richard III*, cette guerre va finir,

grâce à l'avènement d'Henri VII. Richard II avait usurpé les biens de Lancastre.

Henri Bolingbroke venge les Lancastres en écartant Richard II.

Henri Bolingbroke devient lui-même roi d'Angleterre sous le nom d'Henri IV.

Henri IV a pour fils Henri V.

Henri V est remplacé par Henri VI, et jusqu'ici les Lancastres se succèdent sans interruption.

Mais Marguerite d'Anjou gouvernait à la place d'Henri VI l'Idiot, et Marguerite d'Anjou avait un ennemi puissant, le comte de Warwick.

Le comte de Warwick, en reportant le poids de sa popularité personnelle à Édouard d'York, interrompt tout à coup la tranquille succession des Lancastres.

Édouard, soutenu par Warwick, bat les Lancastres à la bataille de Towton et devient le roi Édouard IV.

Nous arrivons à Richard III.

Édouard IV d'York est le frère du duc de Gloster et du duc George de Clarence.

La maison de Lancastre est maintenant tenue en échec durant les deux règnes d'Édouard IV et de Richard III.

Mais survient Bosworth et les Lancastres reprennent l'avantage. Le comte de Richmond Lancastre termine le différend avec les York par son mariage avec l'héritière de cette maison.

A Bosworth Richard III est trouvé mort en pleine mêlée et Richmond Lancastre devient le roi Henri VII.

Au début de la guerre des Deux Roses, l'offense première vint d'un York.

La fin de la guerre des Deux Roses, en donnant l'avantage aux Lancastres, a rétabli l'équilibre.

Quelle est donc cette York dont le mariage avec Henri VII Lancastre va mettre fin au conflit ?

Élizabeth d'York est la fille d'Édouard IV, le vainqueur de Towton. Élizabeth d'York est la sœur des deux petits martyrs de la tour de Londres, la sœur des enfants assassinés par Richard de Gloster, son oncle.

Le drame que nous allons étudier ne renferme pas moins de treize figures du premier ordre.

Treize figures de l'histoire qu'il ne faut ni confondre ni négliger.

Quatre princesses, dont deux reines, qui sont :

La reine MARGUERITE D'ANJOU.

La reine ÉLIZABETH WOODVILLE.

La vieille DUCHESSE D'YORK.

Lady ANNE NEVIL, veuve du PRINCE DE GALLES, puis femme de RICHARD III.

Viennent ensuite trois princes, dont deux sont rois :

Le roi ÉDOUARD IV.

Le roi RICHARD III.

Le duc GEORGE DE CLARENCE.

Ces trois princes sont frères, étant tous trois fils de la vieille duchesse d'York.

Après les rois les enfants des rois, qui jouent des rôles importants, les uns par leur mort, les autres par leurs alliances.

Les enfants du roi ÉDOUARD sont :

Le petit PRINCE DE GALLES,

Le petit DUC D'YORK,

La princesse ÉLIZABETH D'YORK, plus tard femme de HENRI VII.

Nous avons dit : treize figures capitales ; en voici déjà dix.

Les trois à venir sont de grands feudataires :

LORD HASTINGS, l'ami d'ÉDOUARD IV et de ses enfants.

LORD STANLEY, le beau-père de RICHMOND LANCASTRE, plus tard HENRI VII.

Enfin BUCKINGHAM, le complice de RICHARD III.

Nous indiquerons par un mot chacun de ces personnages.

D'abord la vieille duchesse d'York. Elle a quatre-vingts ans ; elle est la mère d'Édouard IV, de George de Clarence et de Richard de Gloster.

Richard de Gloster, ayant assassiné son frère Clarence et ses neveux, les fils d'Édouard IV, il n'y aura pas lieu de s'étonner des mots de la duchesse d'York à la reine Élisabeth.

« Ce que Dieu me prend me déchire moins le cœur que ce que Dieu me laisse ! »

La duchesse d'York est mère à la fois des victimes et de l'assassin !

Les victimes disparaissent, l'assassin demeure. C'est à bond roit, par conséquent, que la vieille duchesse a dit : « Ce que Dieu me *laisse* est pire que ce qu'il m'enlève ! »

Voyons maintenant Élisabeth Woodville. Élisabeth est une sujette que le roi Édouard IV a élevée jusqu'à lui.

La famille Woodville joue deux cents ans d'avance à la cour d'Édouard IV le rôle des Mazarins en France. Ils absorbent les titres et les trésors. Les vieux barons, les amis sérieux du roi Édouard IV, tels que Hastings, ne se font pas faute de le déplorer hautement.

Marguerite d'Anjou est la femme d'Henri VI l'Idiot. Elle gouverne à la place de son mari. Le fils de Marguerite d'Anjou, le prince de Galles, a épousé, presque enfant, lady Anne Nevil, la fille du comte de Warwick. Le prince de Galles a été tué, à la bataille de Tewkesbury, par la main même de Richard III.

Quant à lady Anne Nevil, elle est la fille du comte de Warwick et l'épouse veuve du prince de Galles, fils de Henri VI et de Marguerite d'Anjou.

Hepworth Dickson, l'historien de la Tour de Londres, qui a reçu communication de tous les documents spé-

ciaux de Windsor, porte le total des crimes de Richard de Gloster au chiffre de neuf.

Le grand historien Green n'en affirme que quatre.

Shakspere a dû puiser aux mêmes sources que Dickson, car Shakspere aussi conclut à neuf.

Entre la couronne et Richard de Gloster, il y a quatre existences, qui fort à propos vont disparaître.

Ces quatre existences sont :

Édouard IV,

Les deux fils d'Édouard IV,

Lord Hastings.

Quand on a, comme Richard de Gloster, tué ses parents, ses complices et ses amis, la question de la quantité devra primer celle de la qualité.

Green ne regarde pas Richard de Gloster comme l'assassin prouvé du roi Édouard IV, mais Richard III, étant déjà fratricide avéré par la mort du duc de Clarence, peu importe, croyons-nous, qu'au lieu d'un frère Richard en ait tué deux. De même, selon Green, Richard n'aurait eu rien à faire avec la mort d'Henri VI.

Le canevas du drame de *Richard III* fût, croit-on, fourni à Shakspere par une pièce embryonnaire publiée en 1588 et jouée en 1594.

Le titre de cette pièce est : *The true Tragedy of Richard the Third*.

Le drame de Shakspere vit le jour en 1597 et ne quitta plus guère la scène qu'en 1634.

Aucune œuvre du maître n'eut une pareille vogue.

Des éditions nouvelles de ce drame parurent en 1598, en 1602, 1605, 1617, 1629 et 1634.

Cette multiplicité d'éditions a causé une certaine diversité dans les textes.

Parmi les éditions in-quarto, on en trouve notamment qui se signalent par l'absence d'une des plus

belles scènes, la scène, au cinquième acte, où Richard cherche à triompher des scrupules d'Élizabeth Woodville, lorsqu'il demande à la reine la main de sa fille, Élizabeth d'York.

Le plus grand interprète du difficile rôle de Richard III fut Kean.

Nous citerons, à propos de ce grand acteur, deux appréciations opposées, où le contraste des qualités qu'on reconnaît à Kean fait davantage encore ressortir son génie.

« Voir jouer Shakspeare par Kean, c'est lire le maître à la lueur de la foudre, » a dit Coleridge (c'est accuser chez celui dont nous parle Coleridge tout l'élan de l'inspiration) d'une part. Kean professait pour le mécanisme de la scène un si véritable respect, nous dira d'autre part Lewes, qu'il comptait aux répétitions le nombre de pas qui le séparaient de son partenaire à la représentation. Au milieu de la scène la plus pathétique, Kean, refaisant son compte, appuyait ses plus beaux effets sur des bases purement machinales.

D'un côté, le génie; de l'autre, le métier.

Et le métier dominant, gouvernant l'inspiration, n'est-ce pas pour plaire à Diderot, qui condamne le naturel dans l'émotion chez le comédien? Peu de rôles sont plus difficiles que celui de Richard III.

A la fois, renard et lion, la mort de Richard vient détruire tout à coup les conclusions que suggéraient sa vie.

Si l'école de la politique donne plus souvent des Concini que des Percy, si la longue contrainte de la diplomatie remplace d'ordinaire les appétits brutaux par des perversités. Avec Richard, il n'en sera rien.

Bosworth nous montre Richard, ivre de bataille, débordant de vie animale et s'enfonçant d'un élan au plus chaud de la lutte.

A Bosworth, ce n'est plus le malingreux des premiers temps.

Et Richard y change de rôle : après avoir vécu en traqueur, il meurt en carnassier.

« Au centre même des ennemis, on retrouva son corps, dit la chronique, ayant auprès de lui le cadavre de John Howard, duc de Norfolk. »

Shakspeare, qui indique toujours, dès le début, les traits saillants des individualités, a souligné cette brutalité de la nature de Richard lorsqu'il lui a fait dire au premier acte :

« A quoi suis-je bon en ce temps de paix ? l'inactivité de la vie de cour me pèse. »

---

### Résumé du premier acte.

Le rideau se lève sur une rue de Londres. Richard paraît. Il se moque de sa laideur.

— Que peut faire un homme tel que moi en temps de paix ? dit Richard ; je n'ai pas la *majesté* de l'amour ! mais je me vengerai en semant les complots et les haines.

Je ferai d'abord tuer mon frère Clarence, puis, que Dieu reçoive l'âme de mon frère le roi Édouard IV ! Après quoi le monde m'appartiendra pour y prendre mes ébats !

A ce moment Clarence traverse la scène sous la garde de Brackenbury. Gloster accoste son frère et cherche à le persuader que ses vrais ennemis sont les Woodville, les frères de la femme d'Édouard IV, la sujette Élisabeth Wodville. Brackenbury emmène Clarence, et lord Hastings, l'ami d'Édouard IV, paraît.

Le duc de Gloster retourne à ses insinuations contre les Woodville. Mais Hastings n'est pas la dupe des fourberies de Richard, il répond :

— Le jour viendra, monseigneur, où je vivrai pour rendre à ceux qui ont persécuté le duc de Clarence et moi ce qui leur est dû!

Le duc de Gloster fait celui qui n'a pas compris; ils se séparent.

Un cortège s'avance : c'est le cercueil du roi Henri VI, le mari de Marguerite d'Anjou, qu'on porte à Chertsey.

Derrière le cercueil marche lady Anne Nevil, la belle-fille d'Henri VI, la veuve de son fils, le prince de Galles, tué par Richard à la bataille de Tewksbury.

Richard de Gloster paraît, il ordonne qu'on arrête le cortège et s'approche de lady Anne.

Lady Anne frémit d'horreur à la vue de l'assassin de son mari.

— Que Dieu m'accorde de vous voir damné! s'écrie-t-elle, c'est ma seule prière. Mon époux était un ange et vous l'avez tué.

— Je l'ai envoyé dans le séjour qui était fait pour lui, puisqu'il était un ange, répond Richard; d'ailleurs, madame, votre beauté seule arma mon bras! Pour me rapprocher de vous, j'aurais tué l'univers entier. Mon amour me rend humble et suppliant; tenez, madame, tuez-moi, voici ma poitrine. Frappez! Pour vous j'ai pleuré, je peux bien mourir, pourvu que *vous* frappiez!

— Je voudrais vous voir mort, mais non pas être votre bourreau, répond Anne.

— Accordez-moi une seule faveur : portez cet anneau, ajoute Richard.

— *Prendre n'est pas donner*, dit lady Anne, mettant l'anneau à son doigt.

Puis Anne s'éloigne et Richard demeure.

— Je l'ai conquise, mais je ne la garderai pas! dit

Richard; elle avait contre moi Dieu, sa conscience et mes crimes!... C'est gagner la partie avec rien!

— Chose étrange, dit-il. Être lady Anne, pouvoir choisir parmi les plus beaux [et *me* prendre, moi, qui suis laid et difforme!

Nous sommes maintenant à Londres, dans le palais; la reine Élisabeth s'entretient avec lord Grey de la mort possible d'Édouard IV, son époux.

— Si le roi Édouard mourait, qu'advierait-il de moi? dit Élisabeth; mon fils est mineur et sera confié à la tutelle de Richard de Gloster, son oncle, qui me hait!

Entrent Buckingham, Stanley, Gloster, Dorset, Hastings.

Richard éclate en reproches :

— On dit à mon frère le roi Édouard IV que j'en veux à ses courtisans! Tout cela parce que je suis un bonhomme franc, aux allures bien rondes! Que je ne sais pas feindre comme tous ces arlequins vêtus de soie!

« D'ailleurs depuis que les pierrots sont devenus des gentilshommes, plus d'un gentilhomme est devenu un pierrot!

— Je vous comprends, mon frère, dit la reine Élisabeth, c'est à moi et à lord Grey que vous vous en prenez. Dieu fasse que jamais nous n'ayons besoin de vous!

— En attendant, reprend Richard, vous faites emprisonner mon frère Clarence, vous me faites chasser des bonnes grâces du roi Édouard, mon autre frère. Vous avez fait une belle carrière, madame, et je vous félicite!

— J'ai trop longtemps patienté, monseigneur, avec vos insultes; je me plaindrai maintenant au roi Édouard, mon mari, de votre indignité à mon égard! »

A ce moment entre la reine Marguerite d'Anjou, la veuve d'Henri VI.

Elle invective Gloster.

— C'est toi qui a tué mon fils Édouard à Tewkesbury, monstre!

— Hélas! répond Richard, vous êtes bienvenue à m'injurier. Je ne répondrai rien; je suis trop doux, trop parfait pour ce monde!

— Dieu me garde d'être roi! ajoute Gloster; j'aimerais mieux être colporteur que souverain!

Marguerite d'Anjou reproche à Élisabeth le trône qu'elle occupe, à Richard l'assassinat de son fils à Tewkesbury, à Rivers et à Hastings le dévouement qu'ils montrent à Édouard IV.

— Misérable reine en peinture! s'écrie Marguerite, s'adressant à Élisabeth; en jetant du sucre comme tu le fais à cette araignée de Richard, tu aiguises le couteau qui t'égorgera! Quant à vous, marquis de Dorset, votre noblesse de fraîche date ne peut comprendre ce qu'il y a d'horrible à perdre sa noblesse. Ceux qui sont au faite ne tombent jamais sans se briser en morceaux!

— L'influence des malédictions ne dépasse pas les lèvres qui les prononcent! interrompt Buckingham.

— Pourtant, prends garde, Buckingham, à ce chien de Gloster! il mord quand il caresse! reprend Marguerite.

On annonce à la reine Élisabeth qu'Édouard IV veut la voir. Tous sortent et Richard dit:

— C'est moi qui ai mis mon frère Clarence en prison, mais j'en gémis tout haut devant ces naïves dupes afin de leur donner le change; je cite au besoin un texte de l'Écriture afin de revêtir la nudité de ma scélératesse de quelques vieilles loques saintes!

Pendant ce monologue de Gloster on introduit deux meurtriers. Richard fixe avec eux les détails de l'assassinat de son frère le duc de Clarence.

Un changement de scène nous transporte à la Tour de Londres.

Brackenbury cause avec le duc de Clarence dans son cachot. Le duc est tourmenté de sombres pressentiments. Il rêve de meurtre, et son rêve, dépassant les limites de la vie, l'a fait pénétrer en enfer, où il a été accueilli par l'ombre de Warwick, soumis aux tortures les plus cruelles pour l'éternité.

— Apaisez-vous, monseigneur, lui dit Brackenbury, je veillerai sur votre repos.

A ce moment les deux meurtriers de Gloster sont introduits. En un instant le loyal Brackenbury comprend leur mission.

— Puisque je ne puis rien empêcher, je me retire et porte ma démission au roi, dit Brackenbury.

Les meurtriers surveillent Clarence qui repose.

Lorsqu'il s'éveille, Clarence leur demande ce qu'ils veulent et qui ils sont.

— Votre voix est de tonnerre, tandis que vos yeux sont humbles!

— C'est que nos voix sont au roi, disent-ils, et que nos regards sont à nous!

« Préparez-vous à mourir, ajoutent ces hommes, et avant de mourir faites votre paix avec Dieu!

— Ainsi, s'écrit Clarence, vos âmes ont assez de foi pour me conseiller de prier, et vos âmes sont assez aveugles pour m'assassiner!

Les meurtriers repoussent les supplications de Clarence. Ils le frappent, le duc expire.

---

### Commentaires du premier acte.

Après avoir vu le fait, nous remonterons à ses origines.

Le FAIT ici est la partie gagnée dont nous parle Richard à la clôture de la scène avec lady Anne.

« J'ai gagné la partie, nous dit Richard, en quittant lady Anne. J'ai gagné la partie! — La veuve avait pour elle Dieu, sa conscience et mes crimes, — moi, je n'avais pas même l'ombre d'un enjeu! »

La partie donc c'est le mariage, l'enjeu que n'avait pas Richard c'est l'amour, voilà qui saute aux yeux.

Dès le premier monologue Richard a fait pressentir au public le plan qu'il vient de mener à bien!

« Je n'ai pas la majesté de l'amour! »

Telle a été la pensée inachevée de Richard au début.

Cette pensée est la racine cachée d'où naîtront les actes à venir.

Cette pensée de Richard est inachevée, parce qu'à travers ce qu'elle formule on entrevoit ce qu'elle tait.

En disant : « Je n'ai pas la majesté de l'amour, » Richard sous-entend : « J'en aurai la ruse. »

L'enjeu que Richard n'a pas c'est l'amour, avon-nous dit. En effet, que Richard *aime* lady Anne et la scène deviendra banale.

Pour que Shakspeare nous montre le Richard de sa conception, il faut que Richard triomphe de lady Anne. Il faut aussi que Richard triomphe *sans* aimer et il faut que Richard triomphe à *coup sûr*.

Si Richard n'était pas à l'abri de tout imprévu quelconque, il cesserait d'être l'homme qu'il est et que Shakspeare veut qu'il soit.

Si Richard n'a pas de tout temps prévu l'évolution finale de lady Anne ;

Si Richard peut se méprendre sur la femme qu'il assiège, Shakspeare se gardera de faire une scène pareille ! Une scène qui choque, par le milieu où Shakspeare l'a placée, par le moment où elle arrive et par la hâtive modification qu'elle apporte dans l'humeur de lady Anne.

Shakspeare a dirigé sciemment ici les esprits vers des curiosités du domaine purement physiologique, et la lady Anne qu'il nous montre interrompant d'abord ses sanglots pour injurier Richard, puis s'arrêtant de maudire pour être fascinée.

La lady Anne que vient de nous montrer Shakspeare, nous paraît être de ces âmes caractérisées par Coleridge, ainsi qu'il suit : « Soyez bon ou soyez mauvais, a dit Coleridge, mais tremblez d'entrer dans cette atmosphère où le bien et le mal perdent leur nom ! » Si de tous temps Richard n'eût pas connu celle qu'il courtise, d'un fourbe de génie Richard serait réduit à n'être plus qu'un arithméticien maladroit, fautif dans ses calculs. « Je conduisais mon beau-père Henri VI au champ du repos, quand l'assassin de mon premier époux, le prince de Galles, m'apparut. Je voulus fuir, — Richard me faisait horreur, — bientôt je n'étais plus libre, mon être tout entier était à lui, je l'aimais follement. » Tels sont les arguments textuels qu'alléguera lady Anne au quatrième acte pour motiver les lugubres fiançailles auxquelles le premier acte nous fait assister.

On a beaucoup expliqué lady Anne par Marie de Guise, mais si entre Bothwell et Marie il y a Darnley, comme entre Anne et Richard il y a le prince de Galles, il ne saurait suffire de deux cadavres pour établir un parallèle entre deux vivants ; d'ailleurs

Marie d'Écosse exprime parfaitement son siècle éblouissant et criminel, tandis qu'Anne Nevil est aussi nulle d'esprit que de caractère.

Anne Nevil n'est que faible, d'autres ont dit perverse. Qui sait?

L'échappée réaliste où Shakspeare nous a voulu diriger est indiquée, la route est tracée, à chacun d'y marcher selon son humeur.

Nous aurons plus tard à revenir sur lady Anne, il sera temps alors de l'écouter avant de conclure.

La pensée de Shakspeare a été exprimée en anglais.

Lorsque Shakspeare fixe dans la langue où il écrit un mot, préfère ce mot à tout autre, le ramène sans cesse aux lèvres de celui qui parle, c'est apparemment que ce mot choisi par Shakspeare correspond directement au moi de celui qui le dit.

Or, en matière de tendresse, Richard ne fait pas de métaphysique.

Tandis que Richard parle à lady Anne, on croirait entendre Méphisto courtisant Marthe Schwärtlein, et si besoin était, Méphisto, n'en doutons pas, ferait aussi du pathétique.

Le Richard de Shakspeare considère le platonisme comme un vain mot, le monde à venir comme une duperie! Et sur ce point nous citerons le texte anglais : « *He is in heaven*, fait dire Shakspeare par Richard à lady Anne, parlant du défunt prince de Galles; *He is in heaven. He was fitter for that place than earth. But I love you better than he could.* »

Le Richard du texte anglais est homogène, il pense comme il doit et parle comme il pense.

Et l'ironie de ces mots :

« *He was fitter for that place than earth...* »

L'ironie de ces mots s'impose toute seule.

De même on saisira la nuance de ce qui suit : « But I love you better than he could. »

Dans le texte anglais donc tout se suit. Le malheur veut que, traduits, les mots changent de sens, et que Richard-Méphisto va tout à coup parler comme un janséniste.

« J'ai pour vous, Anne, un amour plus haut que celui de votre premier mari, » s'écrie Richard en français.

« I love you better than he could, » a dit Shakspeare, et tout est là ! Ces allures austères, ces recherches du beau abstrait dans le sentiment, feront du Richard de la traduction un personnage absolument contraire à la pensée du maître.

Richard III n'est pas Nicole : Shakspeare le savait mieux que personne.

Il suffit ainsi parfois d'un mot pour altérer une physionomie et tout un caractère.

« Le fond des pensées de Shakspeare est universel ; ce fonds de pensées est puisé dans le trésor commun de la nature humaine, » a dit Villemain.

A côté du trésor commun dont parle Villemain, il y a le trésor privé du maître lui-même ; trésor de sous-entendus ironiques, si constamment apparent dans le *Roi Lear* !

Fonds de scepticisme individuel, qui révèle l'auteur à travers l'œuvre.

Ce n'est pas que Shakspeare, en disant les mêmes paroles, ait songé à confirmer par un indice une redite.

C'est plutôt comme un pli de la pensée qui, à certaines heures, se reforme sans aucun souci d'augmenter ou non la puissance d'une première indication.

En voyant deux femmes comme Desdémone et lady Anne sorties presque d'un même moule, nous ne

serons pas autorisés à dire : Shakspeare a complété l'une par l'autre.

Nous ne pouvons pas affirmer qu'Anne Nevil soit sœur jumelle de l'épouse d'Othello dans l'esprit du maître!

Mais rapprochant les paroles de l'honnête Brabantio des paroles du fourbe Richard, nous nous demanderons pourquoi deux hommes si différents se sont exprimés pareillement à propos de la femme qu'ils discutent.

On s'étonne volontiers que des gens opposés en tout aient un point en commun ; une dissemblance partielle peut parfois éveiller la curiosité.

Pourquoi un fourbe et un sincère, parlant d'une ambitieuse et d'une naïve, ont-ils ici dit les mêmes mots?

Pourquoi le père de Desdémone dira-t-il au sujet de sa fille les propres paroles que dit Richard à propos d'Anne Nevil?

Shakspeare produisait vite, il se répétait forcément, et pensait moins à la logique des caractères qu'à chercher la vérité de l'action.

Peut-être! C'est une hypothèse, mais elle est difficile à accepter comme définitive avec un génie pour lequel, les moindres nuances importent.

— Elle m'a trompé pour vous, dit Brabantio à Othello, parlant de Desdémone, elle vous trompera quelque jour!

— Je l'ai conquise, dit Richard parlant d'Anne; mais je ne la garderai pas longtemps!

C'est la même pensée.

Or, pour que deux hommes pensent identiquement à propos d'un objet quelconque, il faut ou que les hommes se ressemblent, ou que la ressemblance se trouve dans l'objet qui les fait penser.

Richard et Brabantio ne se ressemblent point. Pourquoi pensent-ils pareillement?

Puisque ces deux hommes si dissemblables ont ici conclu de même, c'est qu'apparemment ils y sont entraînés par une cause extérieure.

Si Brabantio et Richard ont dit à propos d'Anne et de Desdemone les mêmes mots, c'est à Desdémone et à lady Anne qu'il en faut demander la raison.

Nous souvenant alors qu'Othello a clos le volume avant la fin naturelle de l'histoire, nous nous demanderons si Desdémone, venue plus tard, n'est pas une réminiscence pâlie de cette première conception d'Anne.

Quelque chose comme une ombre, comme une vague silhouette d'un type déjà dessiné.

Nous rapprocherons encore les mots de Richard des paroles d'Othello.

Richard, en parlant d'Anne, dira :

— Le prince de Galles était accompli de corps et d'âme, pourquoi Anne m'a-t-elle choisi, moi qui suis difforme et affreux ?

Othello, à son tour, s'écriera, parlant de Desdémone :

— Pourquoi, elle qui pouvait choisir entre les plus beaux, pourquoi m'a-t-elle aimé, moi qui suis noir et déjà sur le déclin ?

Comment Anne et Desdémone feraient-elles naître les mêmes pensées chez deux hommes aussi dissemblables que Richard et Othello, si, en vérité, Anne et Desdémone ne se ressemblaient pas toutes deux un peu ?

Rien ne nous autorise à l'affirmation.

Shakspeare fait ses types.

Il jette, comme la vie, des germes dans les âmes ; mais tous ces germes n'arrivent pas à éclosion !

Shakspeare excelle à résumer par un cri toutes les affirmations contradictoires du drame humain :

— Vous me parlez de Dieu, vous qui allez m'assassiner ! dit le duc de Clarence à ses meurtriers.

Rapprochant les formules et les actions, humaines, Shakspeare nous rend ici conscients, par un mot, du vide des unes, de la cruauté des autres.

L'assassin du corps prenant souci de l'âme de sa victime, c'est le drame de la vie totalisé d'un coup !

— Vous me parlez de Dieu et vous allez m'assassiner !

---

### Résumé du deuxième acte.

Dans un appartement du palais, à Londres, le roi Édouard se meurt.

Il réconcilie lord Hastings avec sa femme Élisabeth et avec Buckingham. Gloster entre. Il demande aussi à se remettre avec la reine.

— Si jamais vous m'avez soupçonné de quelque mal, oubliez vos pensées ; si j'ai eu des torts, ils sont involontaires, j'en demande pardon !

— Ce jour sera un jour de fête ! répond la reine.

— Non pas, répond Richard, vous ignorez donc que votre frère Clarence est mort ?

— Mort ! s'écrie le roi Édouard ; mais j'avais donné contre-ordre !

— Trop tard ! dit Gloster !

A cet instant, lord Stanley entre, se jette aux genoux du roi Édouard pour demander une grâce,

— Jamais ! répond Édouard. Comment ! mon pauvre frère est mort et je ferais grâce à un indifférent ? Jamais ! Qui d'entre vous tous, misérables courtisans, a pris soin de me rappeler que Clarence avait donné pour moi son sang à Towton ? Qui m'a fait souvenir

qu'à Tewksbury, presque frappé à mort, Clarence m'avait sauvé la vie en me disant : « Vis, frère, et sois roi ? » Qui m'a rappelé qu'en campagne, demi-gelés tous deux, il me couvrit au péril de sa vie ? Vous m'avez laissé à ma colère brutale, et pas un de vous ne m'a rappelé le généreux dévouement de Clarence pour moi ! Et moi-même, misérable ingrat, je ne me suis pas parlé pour lui ! Je me sens mal, aidez-moi à rentrer dans mes appartements, Hastings !

— C'est une mort bien hideuse en effet que celle de notre pauvre frère Clarence. Avez-vous remarqué, ajoute Gloster, comme les parents de la reine Élisabeth ont été émus en apprenant cette mort ? C'est que ce sont eux, en effet, qui l'ont sollicitée et provoquée !

La vieille duchesse d'York est assise ; auprès d'elle sont les enfants du duc de Clarence, un fils et une fille.

— Si notre cher père n'était pas mort, grand'mère, vous ne nous appelleriez pas, en pleurant : pauvres petits parias.

— Ce sont les parents de la reine Élisabeth et elle-même qui ont poussé le roi Édouard IV à tuer votre cher père.

— Oh ! je le sais, grand'mère, c'est notre bon oncle de Gloster qui nous l'a dit, en nous recommandant bien de le regarder, lui, comme notre père, et de compter sur sa tendresse !

— Le monstre ! il est mon fils ! dit la vieille duchesse ; mais ce n'est point à mes mamelles qu'il a sucé cette hideuse fourberie !

A cet instant la reine Élisabeth Woodville entre ; elle est échevelée, désespérée.

— Édouard, mon époux, ton fils, notre roi, vient d'expirer ! s'écrie la reine.

— Qu'est ta douleur près de la mienne ? reprend la duchesse ; mon fils Clarence d'abord, mon fils Édouard

après, et, pour comble de honte, Dieu me laisse le criminel Gloster !

— Je suis la mère de tous ces gémissements, vous n'avez qu'une douleur et moi je les ai toutes !

Buckingham, Hastings, Gloster, Ratcliff, Stanley entrent.

Ils se jurent amitié les uns aux autres.

— Édouard IV, mon frère, est mort, dit le duc de Gloster, c'est maintenant à son fils Édouard V qu'appartient la couronne ; il faut faire chercher l'enfant !

On décide que Ludlow sera chargé de la mission de ramener le jeune prince Édouard V.

Ici Shaskpere nous fait assister à une de ces scènes qu'il multiplie dans ses pièces antiques, scènes où le passant nous donne son appréciation à propos des événements politiques.

Dans une rue de Londres des citoyens se rencontrent ; chacun, selon sa conviction politique, dit son mot.

Ici, comme dans *Jules César*, Shakspeare en appelle à cette vague appréhension de la destinée qui agite les hommes aux heures de crises :

« Lorsqu'un changement se prépare, les esprits des hommes pressentent par instinct le danger qui s'approche ! »

Ce qui se dit ici dans la foule, après la mort d'Édouard IV, est éternel et commun à tous les peuples. Quittons la rue, remontons au palais ; là sont réunis l'archevêque d'York, le jeune duc d'York, fils cadet d'Édouard IV, la reine Élisabeth Woodville et la vieille duchesse d'York.

— Mon fils, le prince de Galles a grandi, paraît-il, mais toi, mon cher petit York, tu l'auras bientôt rattrapé ! dit la reine Élisabeth au petit duc d'York.

— Je ne le souhaite pas, répond l'enfant. Un soir mon oncle Rivers m'a dit : « Tu grandis plus vite que

ton frère le prince de Galles. » Et mon oncle de Gloster a répondu : « Les petites herbes seules ont de la grâce. » Aussi, grand'mère d'York, je préfère être comme les douces fleurs et pousser lentement !

Le petit duc d'York continué son gentil babillage jusqu'à l'arrivée d'un messenger.

Le duc de Buckingham annonce que le duc de Gloster a fait arrêter lord Rivers, lord Grey et tous les amis de la reine Élisabeth.

— Hélas ! s'écrie la veuve d'Édouard IV, le tigre s'est saisi du daim ; je vois tous les malheurs qui nous menacent comme tracés à l'avance dans le sang !

— Maintenant que les guerres civiles sont apaisées, gémit la reine, maintenant les vainqueurs se dévorent entre eux ! Je veux au moins te sauver, mon pauvre York, viens avec moi, réfugions-nous dans le sanctuaire.

— Allez, ma gracieuse souveraine, dit l'évêque d'Ely, je remets entre vos mains mon serment de garde des sceaux, pour vous protéger de loin.

---

### Résumé du troisième acte.

Le jeune prince de Galles, le fils d'Édouard IV, le frère du petit duc d'York, fait son entrée dans Londres. Dans le cortège du prince cheminent l'oncle du prince de Galles, les ducs de Gloster et de Buckingham, Catesby et le cardinal Bourchier.

— J'aurais voulu, pour me souhaiter la bienvenue, un plus grand nombre d'oncles, dit le prince de Galles à Gloster.

Par ces mots le jeune prince fait allusion, non seulement à son oncle paternel le duc de Clarence, assassiné au premier acte, mais à son oncle maternel Rivers, enfermé par ordre de Gloster.

— A votre âge, enfant, répond Gloster à son neveu, à votre âge on ne voit que l'extérieur; les oncles dont vous regrettez l'absence étaient des fourbes. Dieu vous préserve, cher enfant, de tels faux amis!

— Je dis comme vous, mon oncle, Dieu me garde de faux amis! mais ceux dont je déplore l'absence n'étaient pas *de faux amis!*

Lord Hastings entre.

— Pourquoi ma mère, la reine Élisabeth, ne vient-elle pas à ma rencontre? lui demande le prince.

— Elle s'est réfugiée dans le sanctuaire, répond Hastings.

Buckingham demande au cardinal Bourchier de se rendre au sanctuaire et de sommer la reine Élisabeth, si elle ne veut pas paraître elle-même, d'envoyer son fils cadet, le petit duc d'York. Le cardinal Bourchier promet d'intercéder auprès de la reine, mais il refuse de violer le sanctuaire.

— J'ai souvent entendu parler d'hommes réfugiés dans le sanctuaire, jamais d'*enfants*. La Charte et le privilège du sanctuaire ne concernant que les hommes, je vous ordonne, cardinal, d'en arracher le petit duc d'York des bras de sa mère! continue Buckingham.

— J'irai avec vous, propose Hastings.

— Quand mon petit frère sera venu, où nous reposerons-nous, mon oncle Gloster? demande le prince de Galles.

— Où vous voudrez, monseigneur, à la Tour si vous voulez?

— Hélas, je n'aime pas la Tour, mais Jules César l'a bâtie en mémoire de sa gloire qui a triomphé de la mort ; je consens, mon oncle, à habiter la Tour !

— Quand des enfants sont aussi sages, dit le duc de Gloster, se parlant à lui-même, ils ne vivent pas longtemps !

Au même moment, le cardinal Bourchier et Hastings reparaisent, amenant avec eux le petit duc d'York. L'enfant s'approche avec déférence de son frère aîné le prince de Galles.

— Mon oncle Gloster, dit tout à coup le petit duc d'York, mon frère est une mauvaise herbe puisqu'il est bien plus grand que moi, et vous avez dit que les mauvaises herbes poussaient le plus vite. Prêtez-moi votre poignard, ajoute l'enfant.

— Je vous prêterai plutôt mon épée qui est plus légère, répond le duc de Gloster.

— Ne mendiez pas, frère, interrompt le prince de Galles.

— Ah ! oncle Gloster, je vois ce que c'est, vous dites *oui* quand le cadeau est léger, continue l'enfant terrible ; au mendiant ordinaire vous diriez *non* ! »

— Pardonnez à cet enfant, mon oncle, Votre Grâce saura supporter son babillage ! intervient le prince de Galles.

— Mon oncle, reprend l'enfant, mon frère de Galles se moque de vous et de moi ; parce que je suis petit comme un singe, il pense que vous devez me porter sur vos épaules !

— Cet enfant est trop malin pour mitiger les sarcasmes qu'il m'adresse ; il se raille lui-même !

— Moi, je ne dormirai pas en paix à la Tour, reprend le petit duc, il me semblera voir le fantôme de notre oncle Clarence. Notre grand'mère d'York nous a bien dit qu'il a été assassiné à la Tour !

— Pour moi, frère, je ne crains pas les oncles *morts*, dit tout à coup le prince de Galles ! J'ai le cœur tout pesant et tout rempli du souvenir de ces morts !

Le prince de Galles, son frère, le duc d'York, sortent avec leur suite ; Richard reste seul avec Buckingham.

— Mon neveu, le duc d'York, est tout le portrait de sa mère. Il est trop fin, trop ingénieux, cet enfant ! dit le duc de Gloster.

Un changement de scène, nous met en face de la maison de Hastings. Un messager de Stanley vient éveiller Hastings pour lui faire part des inquiétudes politiques de Stanley.

Plus tard, Catesby fait entendre à Hastings que tout va mal et que rien ne sera d'aplomb jusqu'à ce que Richard ait été couronné !

— Qu'on essaye d'exclure du trône les héritiers directs d'Édouard IV, et je me mesurerai avec la mort, dit Hastings !

Stanley entre.

— Je sais que Gloster a eu un conseil secret.

Hastings, Rivers et Grey, les parents d'Élisabeth Woodville qui sont à Pomfret, se croyaient comme vous en sécurité, ils savent aujourd'hui à quoi s'en tenir !

Hastings et Stanley, qui se rendaient à la Tour, rencontrent un prêtre allant à Pomfret.

Buckingham paraît, Hastings lui annonce qu'il va dîner à la Tour.

— Tu y souperas aussi avec ou sans ton consentement ! dit Buckingham, en regardant entrer Hastings.

Nous voici maintenant devant Pomfret, où fut assassiné Richard II.

Ratcliff passe, il mène au dernier supplice les lords Rivers et Grey et sir Thomas Vaughan.

— Je vais mourir pour la vérité, le devoir et la loyauté, dit lord Rivers.

— Que Dieu protège le pauvre prince de Galles contre toutes votre ligue de damnés buveurs de sang! dit lord Grey.

— Vous vivrez pour crier malheur sur tout ceci! dit sir Thomas Vaughan.

— Marchez et ne parlez pas, répond Ratcliff.

La quatrième scène du troisième acte se passe devant la Tour.

Dans un appartement de la Tour, Hastings, Catesby, Lovel, Stanley, Buckingham et l'évêque d'Ely sont réunis en conseil. Entre le duc de Gloster.

— J'ai vu de belles fraises dans votre jardin, milord d'Ely; sortez afin de donner l'ordre qu'on m'en envoie. Et toi, Buckingham, approche ici. J'ai fait sonder Hastings; avant d'abandonner la cause du prince de Galles il se ferait tuer.

— Nous allons jouer serré!

Le duc de Gloster et Buckingham, après avoir conféré à part, se rapprochent du groupe, et Gloster entre en matière ainsi :

— Je veux savoir, messieurs, ce que méritent à vos yeux les gens qui complotent ma mort au moyen de sortilèges?

— Je dis, milord, répond Hastings, que, quelles qu'elles soient, de telles gens ont mérité la mort!

— Eh bien, messieurs, regardez mon bras desséché et flétri; c'est la reine Élisabeth, la veuve de mon frère Édouard, et Jane Shore la sorcière qui m'ont ainsi marqué!

— Si elles ont commis un tel acte, monseigneur!...

— Si!! Ah! vous en êtes donc, milord Hastings;

vous êtes un traître, par saint Paul! et je ne mangerai pas qu'on ne m'ait apporté votre tête tranchée!

Gloster sort avec sa suite.

— Marguerite! Marguerite! ta malédiction est tombée sur moi! Je me sou mets. O faveur passagère des hommes que nous pourchassons au lieu de celle de Dieu! Allons! portez ma tête à Richard, vous qui souriez et qui bientôt aussi serez morts!

Peu d'instants après Ratchiff paraît, tenant la tête de Hastings.

Le duc de Gloster fait mine de pleurer!

— Hélas! si la paix de l'Angleterre et la sécurité de nos personnes ne nous y avaient contraints, jamais nous n'eussions pu faire tomber une tête de noble.

Richard s'adresse au lord Maire :

— J'aurais voulu pouvoir attendre que Votre Seigneurie assistât à l'exécution, mais il y avait presse, j'ai dû me hâter!

— Monseigneur, soyez sans inquiétude; j'informerai le peuple que vous et milord de Buckingham avez agi comme il le fallait en ceci pour la justice et le bon droit!

Se parlant à lui-même, Gloster dit :

— Maintenant je dois donner l'ordre que nul ne pénètre auprès des fils d'Édouard IV. Je m'occuperai aussi de faire disparaître les enfants de Clarence!

Gloster quitte la scène.

— Voilà onze heures que je mets au net le procès-verbal de la mort de Hastings, et il y a seulement cinq heures, le pauvre homme vivait en sécurité! dit un greffier.

Ces personnages de troisième plan prennent avec Shakspeare la place des instruments qu'on n'entend qu'une fois dans l'orchestration générale; ils n'avaient qu'un son à donner, une note vivante, nécessaire et vraie! Quelquefois moins qu'une note, un sou-

pir; pourvu qu'il soit dans le ton général de la situation, tout sera bien.

Dans une cour du château de Baynard, Buckingham et Gloster tiennent un secret conciliabule. Buckingham fait voir au duc de Gloster qu'en vain il harangua les communes, qu'en vain il a déclaré à la populace que les enfants d'Édouard étaient des bâtards, et le seul souverain légitime, Richard!

— Lorsque j'ai demandé à tous de crier : « Vive Richard! » nul n'a bougé. J'ai demandé compte au maire de ce silence; le maire m'a répondu qu'ils n'avaient coutume de répondre qu'au *Recorder*. Le *Recorder* alors s'est avancé, il a refait mon discours; lorsqu'il a eu fini, une dizaine d'hommes ont crié : « Vive Richard! » et jeté leurs chapeaux en l'air. J'ai cru habile de lever la séance. Le Maire est ici tout proche, on va vous demander de paraître devant la foule! Laissez-vous guider par moi, et ne paraissez que comme contraint. Ayez à la main, monseigneur, un gros livre de prières et comptez sur moi pour faire sur ce thème religieux de charmantes variations! Répondez toujours non à nos instances et tout marchera je crois.

A la porte du château se présente le lord Maire avec des aldermen.

— Je crains que le duc de Gloster refuse encore de nous recevoir, dit le Maire à Buckingham.

— Le duc de Gloster est avec deux saints hommes, répond Catesby, en train de s'entretenir de Dieu; il dit que demain sera bien temps pour parler de ce monde.

— Ah! vous le voyez, milord Maire, le duc de Gloster n'est pas un Édouard couché sur des lits moelleux, c'est un saint plongé à genoux dans la méditation!

Le lord Maire presse Catesby de retourner encore.

Enfin, après maintes requêtes, Richard paraît au balcon entre deux évêques.

— Ce sont les deux béquilles de la vertu d'un vrai chrétien ! s'écrie Buckingham ; ainsi accompagné, il ne faiblira pas.

— Votre devoir est parmi nous, votre bonté féminine et tendre vous fait craindre de déposer votre neveu ; mais, nous le jurons, si vous refusez la couronne, cet enfant ne régnera pas sur l'Angleterre !

— Ne soyez pas de pierre, implore Castesby, laissez-vous toucher ! écoutez les hourras du peuple au dehors !

— Eh bien ! qu'il en soit selon votre volonté, puisqu'il le faut !

On entend de partout un cri répété de « Vive Richard III ! »

### Commentaires des deuxième et troisième actes.

Nous passerons vivement sur le second acte, nous y arrêtant seulement à deux scènes : la *première* et la *troisième*.

Dans la première scène, la reine Élisabeth Woodville vient annoncer à la duchesse d'York la mort du roi Édouard IV.

— Votre malheur n'est rien auprès du mien, dit la vieille duchesse. Dieu m'a pris d'abord un mari bien-aimé. Il y a peu de jours, Dieu m'a pris mon fils, le duc de Clarence ; aujourd'hui, Dieu m'enlève mon autre fils, Édouard ! Mais ce que Dieu me prend est surpassé en horreur par ce que Dieu me *laisse*. Ne suis-je pas la mère d'un Gloster !

Tandis que parle la grand'mère, le fils cadet d'Édouard IV, le petit duc d'York, est entré. Il interrompt ses deux mères par son babil mutin, jusqu'à ce qu'effrayée de la dangereuse subtilité d'esprit de son enfant, la reine Élisabeth s'écrie :

— Mon pauvre fils ! Dieu te fit trop malin !

Cri de la mère qui résume les souvenirs du passé et les appréhensions de l'avenir.

Un rappel de la première heure servira ici d'explication aux angoisses d'Elizabeth Woodville.

Au début du drame, le duc de Clarence est conduit à la Tour de Londres. Il rencontre son frère Richard de Gloster.

— Hier, Hastings ; aujourd'hui, vous, mon frère, dit Gloster à Clarence. Notre frère le roi Édouard IV obéit aux Woodville. La reine Élisabeth, sa femme, gouverne notre frère : les Woodville sont aujourd'hui les vrais rois d'Angleterre !

Cette haine de Richard contre la reine, Élisabeth la connaît ; la reine sait que Gloster l'a chargée, dès longtemps, de tous les crimes qu'il commet lui-même, c'est le sentiment de terreur que lui inflige la haine puissante de Gloster qui explique ce cri de la reine à propos du petit duc d'York :

— Mon pauvre fils ! Dieu te fit trop malin !

La troisième scène du second acte à indiquer est une scène épisodique.

Le roi Édouard vient de mourir. Descendons dans la rue : les passants s'y pressent, se jetant l'un à l'autre leurs impressions politiques.

La politique, chacun le sait, prend couleur du tempérament individuel. Il suffira d'évoquer ici ses souvenirs personnels pour demeurer émerveillé de l'à-propos de la vérité et de l'inaltérable actualité qu'apporte le génie dans ses peintures !

Jadis, dans *Jules César*, aujourd'hui dans *Richard III*, demain autour de nous, les mots de Shakspeare pourront être redits.

De telles études n'ont ni heure ni patrie. Certains contre-coups extérieurs des agitations de l'État produiront dans tous les temps et dans tous les pays les mêmes résultats.

— Le pays est bien malade, dira le passant pessimiste, et Richard de Gloster n'est pas fait pour nous rassurer!

— Quand Henri VI fut couronné, vous parliez de même : nous y sommes encore. Laissez donc, tout s'arrangera ! répond l'optimiste.

— Le vrai de tout cela, dit le philosophe, ce qu'il y a de certain, c'est que les hommes pressentent les tourmentes comme le flot se soulève avant l'orage ! A Londres comme à Rome, avec Richard III comme sous Jules César, au moyen âge comme en plein paganisme, Shakspeare, toujours, clôt la parenthèse par un point d'interrogation. Toujours cette même note douloureuse impliquant, en politique aussi bien qu'en toute autre matière, l'ignorance absolue de l'homme et le rôle passif qu'il joue sous les ordres de la *destinée*!

Après avoir entendu l'opinion populaire dans la rue, écoutons, à propos de la mort d'Édouard IV, parler les grands.

D'abord Hastings, qui repoussera les inquiétudes vagues de Stanley. Puis Gloster, qui jettera le masque, et, pour s'assurer l'appui de Buckingham, lui offrira la complicité.

Enfin, nous arrivons à la scène préférée de Gervinus, à la scène entre Buckingham et Richard. « Tour à tour plus insinuant ou plus arrogant, Shakspeare, parlant par la bouche de Gloster, fait de cette scène le point culminant de son œuvre, » a dit Gervinus.

Afin de mieux étudier Richard, nous envisagerons sa personnalité sous ses trois aspects divers.

Nous dirons qu'il y a en Richard trois Richards :

Le Richard légendaire,

Le Richard historique,

Le Richard dramatique.

Le Richard légendaire est le Richard d'Hepworth Dickson.

Les documents secrets dont Hepworth Dickson a eu le bénéfice n'éclairent ici pour nous que le personnage extérieur du duc de Gloster.

« Richard était délicat, nous dit Dickson, mais non pas laid ; il avait de beaux yeux et le regard très franc ! »

Écartons le Richard légendaire, allons au Richard historique, au Richard du grand *Green*, au Richard *bon Anglais*, au Richard *gouvernemental*, au Richard en avance sur son époque ! enfin au Richard qui, dans un temps de despotisme absolu, n'a jamais perdu l'occasion d'ausculter l'opinion publique et d'écouter battre les artères nationales. L'étude de l'histoire ne peut devenir aussi une étude de psychologie que plus tard.

C'est là ce qu'on devrait dire aux écoliers afin d'empêcher la propagation des types faux et poussés au noir.

Les grands précurseurs de la politique, les Richard III, les Louis XI et les Richelieu, sont de formidables chirurgiens. On ne parle pas assez à l'enfance de l'art de ces hommes, de la hauteur de leurs buts.

On fait le récit des sanglantes amputations imposées aux partis : si c'est plus émouvant, c'est moins juste !

On se garde trop d'ajouter qu'en acceptant de gouverner les hommes, les Louis XI et les Richelieu offrent souvent, comme le grand cardinal, leur propre vie en sacrifice à leur œuvre politique.

On ne parle pas assez à l'écolier français de cette ligue du Bien public, assouplie, réduite, domptée par le génie de Louis XI.

En revanche, on parle trop de la Balue!

Sur cette grande science gouvernementale de Louis XI, où s'est assise la France moderne, on n'insiste pas suffisamment dès la première heure!

De même avec Richard III, on parle de l'homme trop, du souverain trop peu. Nous demanderons en vain à l'histoire où sont, avec Richard, les crimes du souverain. Elle répondra : « Nulle part. » N'est-ce pas au souverain que les peuples, d'abord, doivent demander des comptes?

Comme souverain, Richard porta le trafic anglais au dehors. Méprisant la politique de cour, Richard fit de la politique nationale.

Au mépris de sa tendre préférence pour le roi Édouard I<sup>er</sup>. Green est juste, et fait la part belle à Richard III. Comme roi, d'ailleurs, à l'heure de l'histoire qui nous occupe, où donc sera la douceur?

Sera-ce à Rome, avec Innocent III qui foudroie l'univers et n'a de tendresse que pour Torquemada?

Sera-ce à Florence, où, en attendant Savonarole, on assassine les Médicis dans les églises?

Sera-ce en Portugal, où Bragance tombe frappé de main royale?

Sera-ce même sous le règne du bel Édouard IV en Angleterre?

Alors que, pour un propos de chasse, on tranche la tête à sir Francis Burdett?

Entre 1461 et 1485, c'est-à-dire entre les règnes d'Henri VI et de Richard III, Philippe de Commines, de visite en Angleterre, écrivit ce qui suit :

« De tous les gouvernements que j'ai vus, dit le

chroniqueur français, l'Angleterre est encore celui où tourne le mieux la roue de l'État !

« Richard fut un ambitieux, mais l'ambition de l'homme fut, avec Richard, doublée de la capacité du souverain. C'est là un point capital dont Green, que nous traduirons textuellement ici a su tenir compte à Richard.

« L'Angleterre, déchirée par les longues guerres, avait besoin de calme, a dit Green. Si violents que soient les actes de Richard comme homme, ces actes n'offensèrent jamais le sentiment public.

« La main ferme de Richard maintenait l'équilibre dans l'État, tandis que son habile génie dirigeait l'action commerciale extérieure.

« Ce fut vers ce temps qu'on vit pour la première fois les vaisseaux anglais séjourner dans la Baltique, à Florence et à Venise. Et l'Angleterre est le seul pays, ajoute encore Commynes, où la guerre ne nuit qu'à ceux qui se battent : les édifices publics résistent aux batailles, ils ne sont ni pillés, ni brûlés ! »

Il y a trois Richards, avons-nous dit :

Le Richard légendaire,

Le Richard historique,

Le Richard dramatique,

Nous avons parlé des deux premiers, le dernier appartient à Shakspeare, c'est à lui que nous irons maintenant.

Les semilles sont passées, la superbe fleur du pouvoir a grandi, s'est épanouie.

Richard tient la couronne, la foule qui l'acclame est payée des deniers de Richard, peu importe, il est Roi !

— J'eusse souhaité disparaître inconnu et que mon dévouement au pays ne me donnât point la couronne, dit le Richard de Shakspeare. D'ailleurs, mon esprit

est petit, le vrai souverain est mon neveu, le fils d'Édouard IV, et Dieu garde que j'usurpe ses droits !

Voilà bien parlé pour un Richard, et Shakspeare, qui connaît les mouvements de l'âme, n'ignore pas qu'à l'heure de la possession la générosité dans les formules est tout à fait de mise !

Toujours avare de quelque chose ici-bas, — d'amour, d'ambition ou d'argent, — l'homme qui, dans la période ascendante de l'ambition, a trompé pour arriver trompera tout naturellement plus tard pour conserver.

Avant de posséder, ce fut la chasse ; après, ce sera la guerre.

C'est pourquoi, fidèle à la vérité humaine, Shakspeare ici évoquera le mensonge. C'est pourquoi Shakspeare met au cœur de Richard l'ivresse du triomphe, et sur les lèvres de Richard, l'humilité.

La nature ne fait pas mieux : la femme vraiment aimée se tait ; le riche se dit pauvre. L'homme trompe son semblable pour s'en garer !

Sûr désormais d'être roi d'Angleterre, il en coûte à Richard bien peu de faire le saint homme !

Et Gervinus dit vrai : la fourberie du Richard de Shakspeare est, en tous points, digne du Richard de l'histoire !

Disons, avant de terminer le troisième acte, un mot de la mère et des deux enfants, d'Elizabeth et de ses deux fils : Elizabeth, nous l'avons déjà vu, n'était qu'une sujette, mais une sujette de grande lignée par sa mère au moins !

Elizabeth Woodville, femme d'Édouard, est fille de sir Richard Woodville et de Jacqueline de Luxembourg, laquelle Jacqueline de Luxembourg n'avait pas été jugée indigne d'épouser en premières noces le duc de Bedford !

Elizabeth Woodville avait été mariée à sir John Grey,

qui fut tué à la bataille de Saint-Albans. C'est comme lady Grey qu'Édouard IV vit, aima et fit reine. Changeant de pinceau avec chacun des deux princes, Shakspeare eût pu signer Van Dyck le portrait du jeune prince de Galles, tandis que Velasquez revendiquerait celui du frère cadet le petit duc d'York.

« La douleur est une fonction intellectuelle d'autant plus parfaite que l'intelligence est plus développée ! » a dit excellemment un des jeunes maîtres de la psychologie moderne, M. Charles Richet.

Shakspeare avait pensé de même en traçant son étude du prince de Galles. Car c'est là ce que, dans trois différents paragraphes que nous allons citer, le maître nous a fait comprendre.

Le cortège royal s'avance, le duc de Gloster s'approche avec respect du jeune prince de Galles devenu son roi !

Après avoir mesuré le danger, l'enfant royal a compris sa tâche. Et, sans hésiter, le prince a donné le pas au devoir d'État sur la crainte.

— J'aurais voulu ici un plus grand nombre d'oncles pour me souhaiter la bienvenue, dit l'enfant-roi, et mes oncles Woodville qui sont absents ne sont pas de faux amis, mon oncle Gloster, ainsi que vous le dites !

— La vérité, ajoutera l'enfant, n'a pas besoin d'être écrite, elle se perpétue par la tradition !

Puis il dit encore :

— Si j'arrive à l'âge d'homme, je veux mourir en soldat, après avoir vécu en roi.

Telles sont les trois phrases où Shakspeare a résumé l'essence même de son personnage !

La différence entre les deux petits frères était grande, quatre traits auront suffi au génie pour la faire ressortir ! Le petit duc d'York a surtout frappé Gervinus, c'est en quoi nous ne nous accorderons pas

avec le grand commentateur allemand ! Tandis que les fines gouailleries de l'enfant traduiront sa verve et son irresponsabilité, toute la petite personne du frère aîné, au contraire, respirera déjà un air de grandeur, d'autorité, de royauté !

Chez ce neveu, courtois d'ailleurs, Richard aura dès l'abord senti poindre le maître.

Mettant le pied sur le sol de Londres, l'enfant a fait place au souverain ; ce n'est pas ignorance ou légèreté qui le fait parler. Cet enfant peint par Shakspeare sent qu'il représente un pays tout entier ; il lui faut le compte de ses sujets, le devoir lui impose de questionner son oncle.

— Je voudrais ici pour m'accueillir un plus grand nombre d'oncles ! dira le prince.

Il eût été prudent de se taire, mais le devoir du roi passe avant tout. i

Et la preuve du courage de l'enfant ne se fait pas attendre. Shakspeare l'a placée tout auprès.

— La vérité n'a pas besoin d'être écrite, elle se perpétue par la tradition !

Le petit roi a fait son devoir, mais il se sait frappé.

Le prince de Galles a déjà entrevu la Tour. Il prévoit que la chronique effrayée n'osera pas raconter l'affreuse tragédie et il dit : « La vérité n'a pas besoin d'être écrite, la tradition se chargera de la perpétuer ! »

« La douleur est une fonction intellectuelle d'autant plus parfaite que l'intelligence est plus développée ! » Cet enfant dont l'intelligence précoce égale l'exquise sensibilité vient aider ici à la démonstration de cette pensée.

Si de tels enfants devinent la cruauté des hommes avant de l'éprouver.

Ils devinent aussi le stoïcisme qu'on ne leur enseigna pas encore.

Le prince de Galles de Shakspeare n'est pas un enfant surexcité poussé au sacrifice par une pression extérieure.

Pas davantage n'est-ce un jeune Romain endurci dès l'enfance ! Il est de santé délicate, ayant grandi trop vite. « Mon frère est si grand ! » nous dit le petit York.

Au dehors, ce jeune prince offrira, croyons-nous, en tous points le type précurseur des modèles de Van Dyck.

Tailles fines et flexibles, allures d'indicible et naturelle hauteur, exquises figures où le maître qui fut l'ami de Charles I<sup>er</sup> n'eut jamais de rival !

Au courage, à la supériorité précoce de l'intelligence, à l'héroïque compréhension du devoir, Shakspeare ajouta ici quelque chose d'exquis, quelque chose de vague, d'insaisissable comme un parfum, quelque chose dont l'absence offense le goût, quelque chose qui n'est rien pour les uns, tout pour les autres !

Ce quelque chose de suprême qu'accorde ici Shakspeare à son modèle : c'est la grâce, don fascinateur qui surpasse l'esprit !

Puisque l'esprit trouve ce qu'il faut dire, tandis que la grâce seule le fait écouter, car si la foi entraîne, la grâce est seule à persuader.

Où est la grâce ? Comment l'acquiert-on ? Qui sait ? Elle est dans les dehors, dans les formes, dans les cœurs et dans les âmes ; mais on ne l'acquiert point.

Shakspeare, en la donnant au prince de Galles, a immortalisé une figure qui, sans la grâce qu'elle répand, fut passée inaperçue !

— Je veux mourir en soldat après avoir vécu en roi, a dit l'enfant. C'est ce qu'il aura fait !

Il aura vraiment vécu en roi, celui qui, n'ayant à

vivre qu'une heure, aura donné cette heure au devoir public !

Il aura vécu aussi en soldat, ce petit héros qui, de sa courte vie, va payer le courage du devoir accompli, ce prince de douze ans devenu chef d'État en une minute.

Lady Anne Nevil, comme Richard, comme Élizabeth Woodville, comme tous les personnages enfin de ce drame, a sa double personnalité.

Dans le drame, lady Anne appartient à Shakspeare, tandis que d'autre part lady Anne appartient à l'histoire.

Avec Shakspeare, pourtant, les deux personnalités de lady Anne n'en feront qu'une, et la lady Anne du premier acte, cette femme sans ressort moral, ne méritera pas un autre père que Warwick.

Écoutons Green nous parler de Warwick, nous serons moins éloignés de comprendre lady Anne.

En saisissant ici les nuances de l'humeur paternelle, nous admirerons le respectueux souci de la question d'atavisme dont Shakspeare ne se départ jamais.

Nous vîmes jadis dans *Hamlet* les faiblesses de la reine Gertrude paralyser par loi d'hérédité les vœux du jeune prince de Danemark. De même ici l'étude du père nous expliquera la fille.

« Warwick fut plutôt général que soldat, écrit Green, plutôt diplomate que général, secret, patient, sans foi, sans principes, sans honneur. »

Commines peignit Warwick d'un mot en le nommant le plus subtil homme de son temps !

« Warwick, continue Green, excellait à concevoir des plans, à les mettre en œuvre, puis à désertier soudainement ! »

Toujours selon l'histoire, Warwick eût deux filles, l'une, Élizabeth, qui épousa le duc de Clarence assassiné à la Tour ; l'autre, *Anne*, qui épousa le fils d'Henri VI l'Idiot, et de Marguerite d'Anjou.

Warwick fut plutôt général que soldat, plutôt diplomate que général.

Il suffit de méditer ces premiers traits de la physionomie du père, pour s'expliquer les compromis imposés par Shakspeare à la lady Anne du drame.

En dramatisant le type de lady Anne, Shakspeare n'aura pas voulu que bon sang pût mentir !

Au politique sans honneur Shakspeare a donné une fille sans force réactive.

Au traître Shakspeare a donné une fille facile à détourner de la droite voie.

Au tacticien sans audace militaire Shakspeare, enfin, donna une fille digne de Warwick.

Le père était plus habile que brave. En échange la fille sera plus insinuante qu'honnête.

Prendre n'est pas donner, telle est la nuance exquisément indiquée par Shakspeare, dès le premier acte, nuance dont il faudra tenir compte à l'heure des récapitulations.

« Prendre n'est *pas* donner ! » Telle est la succincte et subtile formule où sera tracé en entier le portrait de lady Anne selon Shakspeare.

---

### Résumé du quatrième acte.

La scène est à Londres, devant la Tour.

La reine Élisabeth Woodville, la duchesse d'York, le marquis de Dorset, Anne, duchesse de Gloster, et lady Marguerite Plantagenet, fille du duc de Clarence, assassiné au premier acte, se rencontrent. Tous ces personnages se rendent à la Tour dans le but de sauver les deux jeunes princes, fils d'Édouard IV.

« Permettez, dit Brackenbury, l'officier de service, permettez que je vous refuse à tous la vue des jeunes princes, le *Roi* m'a défendu de laisser entrer qui que ce soit.

« Il n'y a de roi que mon fils, dit la reine Élisabeth.

« Et moi, je suis la mère du père des deux princes, dit la vieille duchesse d'York.

« Et moi leur mère parla tendresse, » reprend Anne de Gloster !

Lord Stanley paraît. Il prie lady Anne de Gloster de le suivre pour se rendre au couronnement.

« Je souhaiterais que le diadème qui doit entourer mon front fût de l'acier chauffé à blanc, s'écrie Anne, et je voudrais que l'onction sainte fût un poison mortel !

« Coupez mon lacet de corset afin que je respire, ou je m'évanouirai ; pourtant je ne l'envie pas, Anne de Gloster ! dit Élisabeth Woodville.

« Mon ventre maudit est un berceau de mort ! gémit la vieille duchesse d'York, j'ai mis au monde un basilic dont l'œil est mortel à tous ! »

C'est ce moment que lady Anne choisit pour rappeler l'heure malheureuse de ses fiançailles à Richard.

« Je suivais le cercueil de mon beau-père Henri VI, quand Richard de Gloster m'aborda. Il me semblait voir ses mains encore rouges du sang de mon premier mari assassiné par lui. — Sois maudit ! lui dis-je, et je pensais en moi-même : « Je souhaite à celle que tu épouseras d'être aussi malheureuse dans la *vie* que je suis malheureuse par la mort de mon cher prince de Galles. » Avant que j'eusse le temps de répéter en moi-même cette malédiction, j'étais vaincue ; mon cœur, grossièrement captivé par les paroles de miel de Richard, était tout à lui, je l'aimais follement. Depuis que je suis sa femme, je n'ai pas eu une heure de joie ; il me

hait à cause de mon père Warwick, et se défera de moi, j'en suis certaine!

« Va, malheureuse, souhaite la bienvenue à la gloire! reprend Élisabeth Woodville.

« Et toi, prends congé de la gloire, répond lady Anne.

« Pour moi, je vais vers la tombe, mes jours de joie ont fait naufrage en une semaine de deuil! » murmure la vieille duchesse d'York.

Et les trois femmes se séparent.

Nous sommes au palais de Londres.

Durant le conseil, Buckingham cause avec Richard qui vient d'être couronné.

— Je suis roi; mais Édouard, le prince de Galles, vit encore... Me comprends-tu, Buckingham, dit Richard III à son complice.

Buckingham fait le sourd. De guerre lasse, Richard s'écarte.

— Ceux qui m'examinent de près ne sont pas mon fait, observe Richard! Buckingham, faible, circonspect, c'est un jeu d'enfant qu'il payera cher!

— Ne connaît-on pas ici un homme besoigneux, prêt à assassiner pour une bonne somme, continue Richard III.

— J'ai votre homme, répond un page; il se nomme Tyrrel.

— Alors fais-le venir sans tarder! conclut Richard.

Lord Stanley annonce à Richard que le marquis de Dorset a rejoint le comte de Richemond, le dernier rejeton des Lancastres!

— Il m'importe d'arrêter les espérances de tous les partis. Catesby, ajoute le roi, tu répandras le bruit que ma femme Anne est au plus mal, et pour ma part je m'arrange de façon qu'elle ne sorte pas de sa chambre!

Tyrrel paraît. Richard a fait avec lui marché pour le crime aussitôt accompli!

— Nous avons étouffé le plus ravissant ouvrage que la nature ait jamais fait, pense tout haut Tyrrel; les lèvres de ces chérubins étaient ainsi que quatre roses s'embrassant les unes les autres dans la beauté de leur été. Ils dormaient entrelacés l'un l'autre dans leurs bras d'albâtre!

Richard entre, et après avoir appris la mort de ses victimes, pour éviter le récit détaillé du crime, il congédie Tyrrel.

Buckingham veut être payé de sa complicité, il demande le comté de Hereford, que lui promet Richard. Mais le roi lui répond « qu'il n'est pas en humeur de donner! » Buckingham, pris de peur au souvenir de Hastings, préfère s'éloigner.

— J'ai mis sous clé le fils de Clarence, se dit Richard; j'ai pauvrement marié sa fille; ma femme Anne a souhaité bonne nuit à la vie; les fils de mon frère Édouard IV sont morts? Je vais m'occuper maintenant d'épouser ma nièce Élisabeth d'York, la fille d'Édouard IV. Je n'aurai qu'à vouloir pour réussir! Il y a bien à l'horizon deux points noirs: Richemond et Buckingham; mais, peu importe, j'ai confiance!

Entre Marguerite d'Anjou, puis la duchesse d'York, et enfin Élisabeth Woodville!

— Je suis témoin d'un terrible prologue, dit Marguerite d'Anjou; je m'en retourne en France, heureuse des maux que j'ai vus, qui en présagent de pires encore!

Marguerite se cache derrière un pli du mur d'où elle répond, invisible, aux lamentations de la duchesse d'York et d'Élisabeth.

Marguerite hait la reine Élisabeth. Selon Marguerite, Élisabeth a usurpé le pouvoir.

— Mes bien-aimés enfants, si vous vivez encore, dit Élizabeth, s'adressant au prince de Galles et au petit duc d'York, dont elle ignore la mort, mes bien-aimés, si vous vivez, écoutez les lamentations de votre mère! »

— C'est la vengeance du talion, murmure Marguerite, toujours invisible. Élizabeth m'a pris la couronne, Dieu lui prend ses enfants!

— Pourquoi es-tu mort, Édouard Plantagenet? s'écrie la vieille duchesse d'York.

— Sinon pour venger la mort de *mon* Édouard, tué à Tewkesbury de la main de Richard! reprend la voix de Marguerite

— Je suis affamée de vengeance, je me rassasie en vous voyant souffrir, ajoute Marguerite.

— Où sont donc tes flatteurs, Élizabeth? Où sont tes fils, Élizabeth? Où sont tes frères? Où est ton époux? Toi qui me méprisais, tu es toi-même méprisée de moi!

— Apprends-moi à maudire Marguerite, je ne sais que souffrir, dit Élizabeth.

— Veille la nuit, jeûne le jour, compare ta joie passée à ta douleur présente, augmente la beauté de tes enfants et la laideur de leur bourreau, ainsi tu apprendras à haïr et à maudire comme je le fais, dit Marguerite.

Richard paraît, et chacune des trois victimes s'approche de Richard pour lui réclamer leurs morts!

— Où est mon fils Clarence? dit la duchesse d'York. Où sont les enfants de Clarence?

— Où sont mes fils bien-aimés, le prince de Galles et son frère? dit la reine Élizabeth.

— Où est lord Hastings? où est mon frère, lord Rivers? reprend Élizabeth.

— Je n'ai plus de fils, gémit Élizabeth.

— Mais il vous reste une fille, dit Richard.

— Pour qu'elle puisse éviter d'être massacrée par vous, répond Élisabeth à Richard, je déclarerai qu'elle ne fut pas la fille d'Édouard IV.

— Vous auriez tort. Sa naissance fait sa sécurité.

— C'est pourtant leur naissance qui te fit assassiner mes fils!

— Au lieu de m'écouter, vous vous emportez à l'heure même où je veux vous élever, vous et les vôtres, au comble des honneurs! continue Richard.

— Caresse mes chagrins, monstre; mais hâte-toi! répond la reine.

— J'aime votre fille Élisabeth d'York et je veux la faire reine d'Angleterre.

— Et son présent de noce, reprend la reine, sera, n'est-il pas vrai, une paire de cœurs saignants.

— C'est pour donner le trône à Élisabeth d'York, votre fille, que je l'ai pris à ses frères, madame; j'adore cette enfant. Après avoir vaincu Richmond et Buckingham, je reviendrai mettre ma conquête à ses pieds et elle sera, en vérité, « le César de César »!

— Allez, oubliez le passé, je donnerai pour sépulture à vos fils le sein de votre fille, ajoute Richard, ils renaîtront ainsi d'eux-mêmes pour votre consolation.

La reine Élisabeth, épouvantée de dire *non*, finit par céder; elle sort en accordant la main d'Élisabeth d'York à Richard.

A peine a-t-elle consenti, que Richard s'écrie :

— Futile et changeante sotte, tu l'es laissée fléchir aussi!

Stanley arrive; il est porteur de mauvaises nouvelles.

Buckingham avance, mais il est pris de crainte et retourne sur ses pas.

D'autre part, le comte de Richmond-Lancastre a débarqué à Milford Haven avec une armée puissante.

L'heure est décisive, Richard le comprend; il se met en marche contre Richmond.

---

### Résumé du cinquième acte.

Buckingham est conduit au supplice, et cette mort nous ramène aux imprécations de Marguerite d'Anjou.

On se souvient qu'au premier acte Buckingham aussi fut compris dans la colère de Marguerite d'Anjou.

Ce sera la justification des mots de Buckingham avant de mourir : « A cette heure la malédiction de Marguerite tombe de tout son poids sur mon cou ! »

Une partie de l'acte cinq se passe dans le camp de Bosworth.

Richmond, entouré de ses amis, fait prévoir l'arrivée de Richard III; d'autre part, nous voyons le camp de Bosworth où Richard est entouré du duc de Norfolk, du comte de Surrey et autres. Le roi Richard demande à être laissé seul.

Les deux tentes du comte de Richmond et de Richard III sont placées face à face.

Tandis que dort Richard dans cette nuit chargée d'angoisses, la conscience troublée du roi évoque tour à tour les fantômes de ceux qu'il fit assassiner !

Shakspeare a exprès doublé chacun des remords de Richard d'une certitude pour lui du succès de Richmond, les fantômes ne se dressent à la scène entre les deux tentes qu'afin d'indiquer que le souvenir de ses méfaits est pour Richard encore avivé par la douleur qu'il ressent du succès prévu de Richmond.

Enfin le jour arrive.

Richard revient au calme.

— En avant ! marchons, dit-il à ses amis. Il n'y a pas de *conscience*. La conscience est un mot inventé par les faibles pour effrayer les forts, la conscience est dans nos *bras* et le droit dans nos *épées*.

La rencontre de Bosworth a lieu, Richard traverse la scène pour la dernière fois en criant :

— Un cheval ! mon royaume pour un cheval !

Après quoi Richmond rentre en scène, ce n'est plus Richmond, mais Henri VII d'Angleterre.

### Commentaires des quatrième et cinquième actes.

C'est aux situations que Shakspeare demande de révéler les caractères :

Se souvenant, comme nous l'avons prouvé la chronique en main, que chez Warwick la combinaison avait le pas sur le courage, Shakspeare a pris soin de placer dès le début, au premier acte du drame, la fille de Warwick entre ses instincts et sa fierté.

Lady Anne est alors aussi prompt à faiblir qu'habile à se disculper.

« Prendre n'est pas donner, » telle sera la porte de sortie bénévolement entr'ouverte par le maître aux hésitations de lady Anne. Le seul point vague ici serait, disons-le, l'état conscienciel de lady Anne.

Quant aux intentions du maître, elles sont catégoriques, comme la scène entre la reine Élisabeth et lady Anne s'est déjà chargée de le démontrer au quatrième acte.

Nous sommes à la veille du sacre de Richard. Lady

Anne, devenue duchesse de Gloster, rencontre la reine Élisabeth Woodville.

— Vous serez couronnée demain, dit Élisabeth à Anne, pourtant je ne vous envie pas.

— Je suivais le cercueil de mon beau-père Henri VI, quand s'avança vers moi Richard de Gloster, répond Anne à Élisabeth. Richard me semblait tout sanglant du meurtre de mon premier époux. Je le maudis d'abord ; mais avant de pouvoir répéter ma malédiction, mon cœur de femme était déjà grossièrement captivé par les paroles mielleuses de Richard III. Je l'épousai. Depuis lors, ma vie ne fut qu'un long martyre, et le sommeil m'a fui à jamais !

« Ere I could repeat my curse my woman's heart grossly grew captive by his honey words ! »

Les quelques mots hâtifs de la reine Élisabeth n'apelaient pas un retour si confidentiel de la part de lady Anne. Cette scène, qui précède le départ définitif de lady Anne, est placée là plutôt afin de diriger nos conclusions. Anne, qui d'abord a faibli *sans* lutter, devrait avoir au moins la discrétion de ses défaillances. De tels aveux qui ne sont pas l'élan d'un fanatisme expiatoire seront presque cyniques ! Et si Shakspeare les place ici, leur intempestivité même devra nous garantir leur utilité.

Ils ont un sens *nécessaire*, ces aveux d'Anne à Élisabeth. Ils sont moralement l'épilogue de la défaillance du premier acte ! Elle ne sut pas résister d'abord : elle ne sait pas se taire plus *tard*. Et le manque de dignité vient logiquement fermer la parenthèse ouverte au début de la pièce par l'absence de volonté réactive chez Anne.

C'est de l'injustice pour Anne, dira-t-on. Voyez l'histoire, répondrons-nous : l'histoire se tait, Shakspeare a seul créé la lady Anne de son drame. Puisqu'il la fit

à son gré, elle *est* ce qu'il la fit : une femme douce d'ailleurs, mais sans vertu, c'est-à-dire sans *force* et sans grandeur.

Pour décharger lady Anne, pour nous faire oublier les compromis où son âme se fait l'alliée de ses instincts, ils eût suffi à Shakspeare de changer quelques mots.

Ce n'est pas en vain que Shakspeare permet à la clairvoyance de s'unir ici au *laisser-aller* de la volonté. Parlant de Richard. « Je le *voyais* couvert du sang de mon premier mari ! » nous a dit Anne elle-même, prouvant par ces mots qu'elle sait être lucide au milieu même du vertige !

Shakspeare sait à merveille quelles *origines* il convient d'assigner aux diverses défaillances humaines.

A propos de lady Anne les sous-entendus sont éloquentes : ils devront nous suffire !

Bosworth ou Philippes pour Shakspeare, ce sera tout un.

La journée de Bosworth jouant ici le rôle du destin, c'est en réalité l'éroulement du moi intérieur de Richard qui décidera, de la défaite de son parti ! Mais cette défaite morale de Richard, d'où viendra-t-elle à son tour ?

Sera-ce l'angoisse psychologique chassant le sommeil ? ou l'épuisement physiologique de l'homme d'État *sollicitant* l'hallucination ? Et puis encore cette conscience de Richard, se manifeste-t-elle ici pour la première fois ? Et Richard est-il si naïf, qu'il suffise d'une pareille manifestation pour l'anéantir ?

Les pourquoi sans réponse abondent ici.

Ce Richard chez lequel la vie physique et instinctive va se ranimer de plus belle le jour venu, ce Richard altéré de donner des coups, cet homme ivre de lutte que nous signale la chronique, est-il bien le même,

est-ce l'halluciné de la nuit? qui murmurait : « Mon moi fait peur à *mon moi* ! Est-il bien possible que Richard ait peur de Richard ? »

Le silence et les ténèbres sont le décor nécessaire et normal des angoisses de conscience. Pourtant les soi-disant manifestations surnaturelles seront de l'ordre le plus naturel du monde lorsque, comme ici, elles pourront porter le nom banal : de remords !

Sur l'esplanade d'Elseneur Horatio n'a pas de *raison* pour voir le père de Hamlet ; c'est alors l'absolu désintéressement du voyant qui suscite le point d'interrogation? mais Bosworth n'est pas plus Elseneur que Richard III n'est Hamlet. Et les fantômes de Bosworth sont de pures manifestations consciencielles, de purs remords !

Nous constaterons pourtant ici une double évolution, évolution purement psychique à la vérité, mais condamnée par les lois du théâtre à une figuration extérieure. La crainte de Richard s'appuie sur ses justes remords, le sentiment du mal qu'il a mérité lui fait prévoir, le succès de son adversaire et chaque fantôme nouveau, représentant ici les évocations intimes de l'âme de Richard, remplit auprès du roi une mission mixte. Chaque nouveau mouvement de la conscience de Richard figuré par un fantôme double pour Gloster la certitude de sa propre déchéance de la certitude du succès de Richmond.

La justice frappe ainsi Richard dans Richard ; elle frappe aussi Richard en élevant Richmond. Plaçons maintenant Richard au premier plan d'un tableau dont les Édouard IV, les Marguerite d'Anjou, les Warwick et les Buckingham feront le fond. Richard y gagnera. Le visage intelligent de Richard, s'il n'a pas la beauté d'Édouard, n'aura pas l'astuce visible de Warwick ; car Richard a la décence de ses vices ! Si

Richard fut cruel il se vante du contraire, et ce n'est pas pour rien que Shakspeare fait dire à Buckingham : « Sire, votre bonté presque féminine est connue de chacun. »

En ceci encore Shakspeare observa la vérité historique très précise sur ce point. « Richard chercha toujours à plaire par la grâce extérieure » a dit l'historien Green !

Si nous écoutons, au contraire la chronique parler d'Édouard IV, le devancier de Richard III ; nous verrons avec ce prince la cruauté devenir une vertu, presque un titre de gloire :

« Édouard IV, dit la chronique, avait autant de sang-froid que de beauté, autant d'ingratitude que de beauté et de sang-froid réunis. Édouard IV assistait sans émoi à de hideux spectacles, et le lendemain de Towton son premier soin fut d'exiler et d'appauvrir cent-douze des plus hardis serviteurs auxquels il devait la couronne. »

Quant à Warwick, la chronique le prouve, il est moralement le dupeur dupé ! Warwick a d'abord joué les rois contre les rois.

Il a gagné *Towton* ! Encouragé par ce succès, Warwick a joué Marguerite d'Anjou contre Édouard IV. Il a perdu BARNET. Entre temps, n'ayant plus de rois sous la main, il a poussé Clarence contre Édouard : le frère contre le frère !

Mais qu'est-ce que Clarence ? un pauvre prince du sang ? Il faut mieux à Warwick ! C'est pourquoi il fait épouser sa fille, Anne de Warwick-Nevil, au prince de Galles, fils d'Henri VI. Une fois beau-père de l'héritier présomptif, Warwick va lancer son propre gendre contre Édouard IV ; et, pour se mettre en grâce, Warwick d'abord couronnera Marguerite d'Anjou.

Pauvre petite restauration, à la vérité ; pas même

les *Cent jours* ! un tout petit mois de règne pour Marguerite, la veuve d'Henri VI. Après quoi la victoire de Barnet jette aux quatre vents Warwick et tous les factieux.

La scène du quatrième acte, entre la reine Élisabeth Woodville et Richard III est une scène historique. La tradition prouve qu'Élisabeth Woodville, la veuve d'Édouard IV, consentit au mariage de sa fille, Élisabeth d'York, avec Richard, l'assassin des frères d'Élisabeth.

Bosworth seul, par la mort de Richard, empêcha le mariage de l'oncle avec la nièce. Nous dirons ici un double adieu au Richard de l'histoire et au Richard dramatique, non pourtant sans prouver encore une fois que cet homme cruel fut un grand souverain, un souverain patriote et *national*.

En 1484, Richard recevait des citoyens de Londres l'adresse que voici. Si cette adresse est péremptoire dans le fond et dans la forme, Richard, d'autre part, n'était pas de ceux qu'on dirige. Pourtant Richard céda. Dira-t-on que le courageux démon de Bosworth eut peur ? Ce serait l'unique fois de sa vie !

En 1484 donc les citoyens de Londres s'adressèrent à Richard dans les termes suivants :

« Nous sommes déterminés à mourir plutôt que nous soumettre à l'oppression. Nul, sur notre sol, ne permettra qu'on attente à la liberté *légale* de chacun, liberté qui est l'héritage et le droit de chaque Anglais dès sa naissance. »

Cette adresse porte la date 1484.

Rappellerons-nous l'accueil que recevaient au même temps les réclamations des Aragonais jaloux de leurs fueros, les plaintes de Jacques Bonhomme ou même les gémissements de l'association du *Pauvre Conrad* en Allemagne !

Pourquoi donc Richard, au lieu de réprimer, céda-t-il ? Pourquoi, au lieu de brûler, compromettait-il ? Pourquoi, depuis le premier jour du premier village-moot tout rapport entre gouvernant et gouverné a-t-il, chez cette race, toujours été empreint d'à-propos et de sagesse ? Pourquoi les demandes d'en bas y sont-elles rejointes à mi-côte par les concessions d'en haut ? Pourquoi le *possible* y dicte-t-il les arrêts, tandis que la justice y règle les récriminations ? Voyez en 449 le coin de terre d'Ebbsfleet dans le Kent. Hengest et Horda, deux Jutes, en vérité les premiers Anglais, abordent. Voyez-les former leurs conseils, puis voyez ces conseils voter unanimement des hiérarchies qu'ils respectent et qu'ils protègent ! Ils sont en 449 ce qu'ils seront en 1484 ; aussi passionnément libres que passionnément attachés à la loi.

La loi et le culte, telles sont leurs assises fondamentales, et l'organisation légale ne précédera que de cent ans ici l'organisation religieuse. Le culte était déjà formé quand l'évêque Théodore vint en Irlande en 649, les districts épiscopaux existaient déjà depuis un siècle. Peut-être cette sagesse est-elle le résultat d'une tendance méditative de la race. Peut-être le Saxon doit-il à son entraînement caractérisé vers le monde des idées de connaître si bien la durabilité de ce qui est juste et la justice de ce qui est logique.

Au rebours du Latin, insoumis seulement lorsqu'il est en nombre, le Saxon n'est discipliné qu'à l'état de nation.

Et l'individu de cette race est, de nature, toujours indépendant.

Ces considérations où nous avaient entraînées l'incident parlementaire de 1484 une fois franchies, nous n'aurons plus affaire qu'au Richard dramatique, au Richard de Shakspeare.

La nuit est passée. Avec ses ombres ont fui les fantômes.

Nous sommes à la dernière heure. Le Richard qui va frapper dru dans la mêlée n'est plus le nerveux, spéculatif; c'est l'homme de Bosworth, c'est le soldat plein de vie, de rage, de force.

— Marchons! mes amis, fait dire Shakspeare par Richard à ses fidèles, la conscience est un mot inventé par les *faibles* pour effrayer les forts. Il n'y a de conscience que dans nos bras, de loi que dans nos épées!

Conscience is a word that cowards use!  
 Usedat first to keep the strong in awe!  
 Our arms be our conscience! our swordour law!

La complexité du caractère de Richard III fait de ce rôle une quasi-impossibilité pour l'acteur, l'avons-nous dit au début.

Prouvons-le :

En Richard III il y a pour l'étude extérieure *trois* personnages : un roi, un homme et une création de Shakspeare, il y a par contre dans le Richard III de Shakspeare un Hamlet, un Percy, un homme de cour, un grand politique et un lettré, ce dernier point est démontré par l'édit de 1483 en faveur des livres et manuscrits.

Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que Richard a existé! Ce n'est pas un personnage fictif dont l'artiste s'approprie au gré de son génie telle ou telle tendance plus sympathique. Richard fut un vivant, pire encore! un vivant illustre, un vivant de l'histoire, avec la *véritable* nature duquel l'acteur devra faire accorder son inspiration! L'acteur ne pourra pas dire : « Je sens ceci de telle façon. » Il lui faudra sentir à la manière du Richard historique.

La nature jette pèle-mêle dans les âmes les contrastes les plus divers; la vie étage les manifestations de ces contrastes; mais sur la scène il faut en *quatre* heures faire comprendre ou pressentir tout l'ensemble d'un personnage. Or, avec Richard, le tempérament physique embrouille l'artiste au lieu de le diriger. Chez cet homme, à la fois nerveux et sanguin, la cruauté froide vient se combiner avec la bouillante brutalité, et l'homme de carnage fait un ici avec l'homme de calcul.

On se souvient de la scène du premier acte entre Richard et Anne, scène qui s'appuie sur la foi en soi-même. Richard, veut vaincre; il séduit. Cette séduction, Kean l'avait placée dans les inflexions de sa voix; il avait durant cette scène, disent les Mémoires, des accents inoubliables. L'oiseau fait des cercles autour de sa proie; de même ici Richard, comme l'Erl König de la légende, enlaçait si bien Anne des irrésistibles enchantements de sa voix qu'au début de la scène on la sentait perdue!

Richard n'est pas un des plus beaux drames du maître, au point de vue *scénique*, Richard, pourtant, est une des plus belles études de Shakspeare. — Nous écarterons ici les procédés : ils sont naïfs et uniformes. Richard nous dit trop qu'il est un grand coupable; les développements nous l'eussent assez montré! mais ces défaillances de simple structure théâtrale écartées, c'est à l'étude du Richard III, homme et souverain, que le maître s'est appliqué.

C'est par l'étroite observation de ce caractère multiple et puissant de Richard qu'on peut dire de ce drame qu'il est et demeurera une des colonnes de l'œuvre shaksperienne,